

« Pour mieux lire l'Écriture ».  
*La lecture de la Bible,  
fin de la théologie et de la prédication*

Le Père Congar avait exprimé une certaine insatisfaction devant la façon dont Charles Journet recourait à l'Écriture dans son travail théologique. « D'une manière générale, écrivait-il, si les textes du Nouveau Testament viennent fréquemment, avec un vrai bonheur, illustrer l'explication théologique, un peu à la manière de saint Thomas dans le quatrième livre du *Contra Gentiles*, on a parfois l'impression qu'ils ne jouent pas pleinement leur rôle de source...<sup>1</sup> »

À quoi Journet avait répondu : « La réponse serait peut-être que pour le théologien, comme pour le contemplatif, l'Écriture, plus encore qu'une source, doit devenir la mer où se perdent tous les fleuves<sup>2</sup>. »

C'est bien sûr la question de la place et du rôle de l'Écriture dans l'acte théologique qui est posée, mais plus largement, ces mots disent bien ce qu'était l'Écriture pour Journet – et non seulement pour Journet théologien, mais pour l'homme, le chrétien et le contemplatif qu'il était. Il dit : « pour le théologien comme pour le contemplatif », c'est-à-dire, en définitive, pour tout chrétien, pour autant qu'en lui la grâce du baptême est appelée à s'épanouir en expérience amoureuse des choses de Dieu. Selon Charles Journet, l'Écriture est non seulement la source, mais la fin, « la mer où se perdent tous les fleuves ». Tout doit nous ramener à l'Écriture, à mieux la lire. La théologie, le travail de théologien, aussi bien que la prédication n'ont pas d'autre finalité. Ainsi, en publiant la retraite théologique sur la grâce qu'il avait donnée l'année précédente, Journet explique qu'il le fait « dans l'espoir d'inviter par là à une lecture toujours plus profonde des textes de l'Écriture<sup>3</sup> ».

On se demande alors : que veut dire « mieux lire l'Écriture » ? Et comment « mieux lire l'Écriture » ?

---

\* Intervention à la Semaine interdisciplinaire de la Faculté de Théologie de l'Université de Fribourg (2-5 mai 2011), dont le thème était : « Ces mots humains divinement choisis » - *La Parole de Dieu au cœur de la vie et de la théologie de Charles Journet*. [Les Actes de la Semaine sont à paraître.]

1. Y. CONGAR, *Sainte Église*, Paris, 1963, p. 666.

2. C. JOURNET, « Regard rétrospectif », *Nova et Vetera*, 1963, p. 307, n.1.

3. C. JOURNET, *Entretiens sur la grâce*, 1959, Avant-propos daté d'août 1957.

La question de l'exégèse biblique pratiquée par Journet pourrait être abordée à partir de multiples points de vue : au plan de la texture du travail théologique lui-même (en réponse à la question soulevée par le P. Congar), ou encore du point de vue des rapports de Journet avec les exégètes et de la conception qu'il a de l'exégèse, au plan épistémologique<sup>4</sup>. Ce que je voudrais envisager ici, c'est plus simplement *comment Journet lit la Bible, quand il y vient pour « s'y perdre » et pour y introduire ses auditeurs*. Nous tenterons de dégager quelques lignes de fond de cette approche. Nous toucherons ainsi à la dimension pastorale incluse dans la vocation du théologien.

### **I – Journet et la Bible**

1. Il faut remarquer d'abord que Charles Journet a beaucoup lu et commenté la Bible, pour des auditoires divers, et cela depuis « toujours »<sup>5</sup>.

Ce qu'il répondait au P. Congar (« l'Écriture, plus encore qu'une source, doit devenir la mer où se perdent tous les fleuves »), il l'a expérimenté et il y a consacré sa tâche de pasteur d'âme toute sa vie.

2. Faut-il rappeler ici qu'il fut une époque pas si lointaine (en tout cas dans les premières années du ministère de Journet) où cela n'allait pas de soi, contrairement à ce que nous serions peut-être enclins à penser aujourd'hui ?

- En 1930, Journet avait déjà publié un opuscule de controverse, *De la Bible catholique à la Bible protestante*, dans lequel il s'élevait contre l'idée reçue de « l'appropriation » de la Bible par le protestantisme. Il le faisait (nous y reviendrons) en exposant la conception catholique de la Bible.

- Dans l'immédiat après-guerre (1945 ou 1946), Journet rédige des notes intitulées : « Quelques points qui semblent urgents – projets pour le Saint-Père », où il insiste sur la nécessité d'une prédication nourrie de l'Écriture. « Il y a d'immenses régions de Paul, de l'Apocalypse » qui sont inconnues des catholiques « de la rue », constate-t-il. « Il y a une bénédiction et une vertu de conversion spéciales dans la prédication des paroles inspirées elles-mêmes<sup>6</sup>. »

4. La richesse des sources de Journet en ce domaine demanderait à être étudiée, en elle-même et dans son rapport à la théologie.

5. Il commentait des livres entiers. Sans faire un relevé systématique et exhaustif, on trouve par exemple des sténographies de commentaires des lettres de saint Paul faits à Genève dans les années 1930; de 1946 à 1948, il poursuit chaque dimanche à la messe de 11 h 30 au Sacré-Coeur à Genève un commentaire suivi de l'Évangile de Jean; puis nous avons les enregistrements des dernières années : en 1969-70 il commente (le samedi à Genève) la 1<sup>re</sup> lettre de s. Jean; en 1970-71, la lettre aux Romains; en 1971-72, l'Apocalypse; de 1972 à 1974, sur deux ans, l'Évangile de s. Jean; enfin en 1974-75, la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> lettres de s. Pierre.

6. C. JOURNET, « Quelques points qui semblent urgents », dans JOURNET-MARITAIN, *Correspondance*, III, p. 806-807.

3. Non seulement la Bible était au cœur de sa prédication et de son enseignement, mais il avait le don, qui se laisse difficilement analyser, de la faire découvrir et aimer. « Je lui dois, avant toute information exégétique, la découverte de la Bible », a témoigné le cardinal Cottier<sup>7</sup>, parlant de ses années de jeunesse. Notons bien l'expression : « la découverte de la Bible ». Ce n'est pas seulement la découverte d'un univers inconnu (ou largement inconnu aux catholiques d'alors). Le raccourci de la formule, son caractère global, absolu, suggèrent, me semble-t-il, un type d'approche qui va droit à la réalité, qui fait saisir *ce que c'est* que la Bible : la Bible dans sa réalité de Parole de Dieu, avec ses modalités, son contenu transcendant (« une réalité d'un autre monde »), incluant donc tout à la fois son sens véritable, les formes humaines qui sont les siennes, sa grandeur, sa beauté, son mystère, ses harmoniques, son unité. « L'abbé Journet, dit encore le P. Cottier, nous faisait découvrir la grandeur, humaine et religieuse, des récits de la Genèse ou du livre de Job<sup>8</sup>. » « Il savait en faire goûter et mesurer la puissance poétique en faisant saisir comment elle était au service de la Parole de Dieu et de sa transcendance<sup>9</sup>. » « L'impression de la grandeur de la Bible, tenue de lui, m'a accompagné toute ma vie<sup>10</sup>. »

Pour tenter de préciser le rapport de Journet à l'Écriture il faut d'abord, brièvement, voir ce que c'est, pour lui, que la Bible.

### **II – Ce que c'est que la Bible**

« Ô grammairien dans mes vers ! Ne cherche point le chemin, cherche le centre, » écrit Claudel<sup>11</sup>. Dans l'Écriture, Journet cherche le centre. Il cherche aussi le chemin, parce que ce chemin, Dieu lui-même l'a emprunté, mais il ne s'arrête jamais aux chemins.

1. Si l'on regarde les ouvrages que, comme théologien, Journet a consacrés à l'Écriture, on remarque qu'ils portent surtout sur les modalités de la

7. G. COTTIER, « Salle Vuarin », dans *Une vie cachée dans la lumière*, numéro spécial de *Nova et Vetera*, 2006/2, p. 115.

8. ID., « Comme un chartreux dans le monde », dans *Un théologien en son siècle*, Éd. Saint-Paul, 1991, p. 111-112.

9. ID., « Salle Vuarin », dans *Une vie cachée dans la lumière*, numéro spécial de *Nova et Vetera*, 2006/2, p. 115.

10. ID., « Comme un chartreux dans le monde », dans *Un théologien en son siècle*, 1991, p. 111-112.

11. P. CLAUDEL, *Cinq grandes odes*, « Les Muses », *Œuvres poétiques*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, p. 227.

révélation: *Connaissance et inconnaisance de Dieu*, sur la façon dont Dieu peut dire son mystère avec des mots faits pour désigner les choses de ce monde, « des mots tout chargés de terre ». C'est un grand mystère qui ne cessait de fasciner Journet et de l'émerveiller. – Dans *Le dogme chemin de la foi* et dans *Le message révélé* il a cherché à mettre en lumière une autre dimension de cette révélation, non plus verticale, mais horizontale: comment peut-elle traverser les siècles, éclairer tous les temps, sans se dénaturer, mais au contraire en déployant de façon toujours nouvelle les richesses infinies qu'elle contient?

On pourrait s'étonner que le théologien n'ait pas davantage développé pour lui-même ce qui précisément concerne le « centre » de l'Écriture, sa substance: la réalité elle-même qui se révèle, le mystère transcendant de Dieu qui se dit.

En fait, il s'agit là du *sujet* même de toute la théologie<sup>12</sup>, c'est-à-dire la réalité dont elle traite et la lumière dans laquelle elle considère toutes choses, « le nœud d'intelligibilité auquel [la théologie] rattache tout »: « Dieu [...], la Trinité, considérée d'abord en elle-même, puis en tant que Principe et Fin de l'univers de la nature et de l'univers de la liberté<sup>13</sup>. »

Or le sujet de la théologie, c'est le sujet même de la foi théologale (qui est, pour le temps de notre pèlerinage, la suppléance, selon un mode de connaître différent, de la vision béatifique qui est la révélation plénière, à quoi Dieu nous destine). Ainsi, reconnaître avec Thomas d'Aquin (et Journet à sa suite) que Dieu révélé est le *sujet* de la théologie, – si l'on comprend bien ce que cela veut dire – cela revient à affirmer que l'Écriture, que la révélation, est *l'âme de la théologie*.

Il n'est donc pas aussi surprenant qu'il y paraît au premier abord, que le théologien Journet n'ait pas consacré de développement spécial à ce qui fait le fond de l'Écriture: c'est le sujet de tout l'*opus theologicum*, et c'est en outre la lumière qui l'illumine tout entier et lui donne son climat contemplatif. Il faut prendre garde à une petite phrase de l'Avant-propos de *Connaissance et inconnaisance de Dieu*: « Le mystère de Dieu donne leur profondeur à tous les autres. C'est selon que j'entre en lui qu'ils commencent de prendre pour moi leurs dimensions<sup>14</sup>. »

12. Cf. SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, I, 1, 7.

13. C. JOURNET, *Introduction à la théologie*, *Œuvres Complètes XI* (1944-1947), Lethielleux-DDB, p. 1039-1040.

14. C. JOURNET, *Connaissance et inconnaisance de Dieu*, *Œuvres Complètes X* (1938-1943), Lethielleux-DDB, p. 239.

2. En plusieurs endroits, toutefois, chez Journet, nous trouvons comme des points d'appui pour une réflexion sur *ce qu'est la Bible* en son « centre », en sa substance, en son fond.

Le premier (sur lequel pourront venir se greffer d'autres développements), c'est l'opuscule de 1930 dont nous avons parlé, *De la Bible catholique à la Bible protestante*. Journet commence par exposer la conception catholique de la Bible, à partir des grands axes d'une théologie de la révélation. Il donne de la révélation une vue organique, sur la base de la Constitution « Dei Filius » du 1<sup>er</sup> concile du Vatican. L'exposé est bref, simple, catéchétique, mais il permet d'envisager la Bible précisément dans sa réalité mystérieuse de Parole de Dieu<sup>15</sup>.

Journet part de la finalité de la révélation. La notion de révélation est liée au dessein de Dieu d'appeler l'homme à une destinée surnaturelle, « à la participation de ses richesses, de sa vie, de sa félicité, de sa lumière ». Elle est essentiellement liée au salut. La béatitude à laquelle Dieu appelle l'homme est à la fois le don souverain que Dieu fait de lui-même et la révélation plénière: voir son visage (« nous serons semblables à Dieu parce que nous le verrons tel qu'il est », I Jn 3, 2, « face à face, non plus en partie, mais pleinement » I Cor 13, 12). La révélation faite ici-bas – sous le régime de la foi, où l'objet de la révélation n'est pas vu – se définit en fonction de cette révélation plénière du ciel. Le Dieu qui se fait connaître dans la foi, c'est lui-même que la vision atteindra; ce que nous croyons, c'est ce que nous verrons: Dieu « connu tel qu'il est en lui-même, selon son intimité, mais dans la nuit<sup>16</sup> ». « Ce sont les dernières profondeurs de Dieu, c'est Dieu tel qu'il est en soi, c'est le Dieu inaccessible à la raison et que nous verrons au ciel, qui est atteint dès ici-bas, *ainque es de nocte*<sup>17</sup>. »

Cette révélation, qui s'est faite partiellement et progressivement par les prophètes, tout au long de l'histoire du salut, parvient à son achèvement et à sa plénitude en Jésus, le Verbe incarné. À partir de là, Journet va insister sur la *plénitude* de cette révélation (plénitude en Jésus, en sa Personne, confiée ensuite aux Apôtres) et sur les conséquences de cette plénitude:

15. La théologie de la révélation appelle une théologie de la parole, que Journet esquissera dans d'autres contextes. Cf. *Les sept paroles du Christ en croix*, Prologue: « Les paroles du Verbe »; *Le dogme chemin de la foi*, ch.2; *Le message révélé*, ch. 1, « La parole de Dieu », sur l'analogie de la parole: « De la Parole subsistante à la parole prophétique », en passant par la parole créatrice.

16. C. JOURNET, *Introduction à la théologie*, *Œuvres Complètes XI* (1944-1947), Lethielleux-DDB, p. 980.

17. *Ibid.*

– conséquences quant à la pénétration progressive de son message par l'Église au cours des temps (développement dogmatique); – conséquences quant à la manière de la communiquer (et cela va concerner directement notre propos).

3. Avant d'envisager ces conséquences, il faut signaler un autre texte de Journet, important pour bien saisir *ce qu'est la Bible* pour lui. Il s'agit de la brochure *L'Église et la Bible*<sup>18</sup>, de 1960.

Journet y pose d'emblée une distinction fondamentale et déterminante, entre le *texte* et le *sens* d'un livre. « Que vaut un texte écrit dans une langue inconnue, indéchiffrable? Un livre est un *sens*, avant d'être un texte. [...] Dans la mesure où il est plus qu'un signe muet, un livre est pensée et vie<sup>19</sup>. » Cela est vrai pour l'*Iliade*, pour la *Divine comédie*. A fortiori, et d'une manière éminente et nouvelle, pour la Bible. La « Bible est sens, avant d'être texte. Elle est vécue par les apôtres, avant d'être écrite sous leur regard<sup>20</sup> ».

En lisant et commentant le texte biblique, Journet cherchera toujours le *sens*. Or ce sens déborde le texte, car il est le mystère même de Dieu manifesté et communiqué. « La Bible écrite ne retient de ces richesses que ce qu'en peut évoquer un texte<sup>21</sup>. » Jésus, qui est le mystère de Dieu manifesté et communiqué en plénitude, « est plus grand que l'Évangile<sup>22</sup> ».

Journet se réfère à un texte de saint Thomas qu'il aimait et admirait beaucoup<sup>23</sup>, et qui va très loin. Il vaut la peine de s'y arrêter.

Dans la *Somme de théologie*, III, 42, 4, saint Thomas se demande si le Christ aurait dû donner son enseignement par écrit. Le Christ n'a pas écrit. Saint

Thomas donne à ce fait plusieurs convenances. Les deux premières sont particulièrement éclairantes pour notre propos.

1°) Le Christ n'a pas écrit en raison de sa dignité. Saint Thomas remarque que, même chez les païens, les tout grands (Pythagore, Socrate) n'ont pas écrit. « Parce que l'écrit n'est qu'un moyen ordonné comme à sa fin à graver l'enseignement dans le cœur des auditeurs<sup>24</sup>. » Un peu plus loin (ad 2) saint Thomas cite saint Paul (II Cor 3, 3) pour dire que « l'enseignement du Christ, qui est la loi de l'Esprit de vie devait être écrit "non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur les tables de chair que sont les cœurs" ».

2°) Le Christ n'a pas écrit en raison de l'excellence de son enseignement, qu'un texte ne peut contenir tout entier (« *quae literis comprehendere non potest* »). Saint Thomas cite saint Jean (21, 25): « Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses; si on les rapportait en détail, le monde entier ne pourrait contenir les livres qu'il faudrait écrire. » Il n'est pas question de la taille de la bibliothèque, comme le fait remarquer saint Augustin, mais de la profondeur de cet enseignement qui dépasse la capacité des lecteurs. « Si le Christ avait mis par écrit son enseignement, on penserait qu'il ne s'y trouve rien d'autre (de plus profond) que ce qui est contenu dans le texte<sup>25</sup>. »

Journet résume et rassemble ces deux arguments en disant: « Les toutes grandes choses sont faites pour être données vivantes dans une âme attentive et vivante<sup>26</sup>. » Nous avons là le principe fondamental, d'où va découler et qui va animer le rapport de Journet à l'Écriture, dans sa contemplation comme dans sa prédication et ses commentaires.

4. Derrière la concision des pages doctrinales, très classiques, sur la révélation, que nous trouvons au début de *De la Bible catholique à la Bible protestante*, comme dans les distinctions et synthèses de *L'Église et la Bible*, il y a, à n'en pas douter, le fondement d'une expérience personnelle de Journet, que sa prédication ou ses commentaires plus développés laisseront affleurer ou même rendront évidente. En particulier (mais ce ne sont pas les seuls indices) des exclamations qui révèlent le climat dans lequel Journet aborde intérieurement l'Écriture et spécialement l'Évangile: « C'est tellement

18. C. JOURNET, *L'Église et la Bible*, Éd. Saint-Augustin, 1960, 47 p. L'auteur écrit: « La conférence parue en plaquette voici bien longtemps sous le titre *De la Bible catholique à la Bible protestante* essayait de répondre très simplement à des questions, venues surtout du protestantisme libéral, qu'on opposait alors couramment aux catholiques, à qui l'on reprochait d'avoir trahi la Bible en lui substituant l'autorité de l'Église. [...] Le sujet présent, *L'Église et la Bible*, titre d'une conférence prononcée à l'Aula de l'Université de Fribourg, le 20 mai 1960, lors de la *Semaine Biblique*, part d'une autre préoccupation; il est plus vaste, tout entier théologique, sans nul dessein polémique. Le problème des rapports de l'Écriture et de la Tradition, entre autres, s'y trouvent présenté sous une lumière qui pourra paraître plus nette et plus pénétrante. » (p. 3-4)

19. *Ibid.*, p. 5.

20. *Ibid.*, p. 6.

21. *Ibid.*, p. 8. « Il y a plus de richesse, dans l'esprit des apôtres, qu'ils n'en pourront, même avec le secours de la lumière, prophétique elle aussi, de l'inspiration, exprimer dans leur prédication ou leurs écrits. » (p. 9)

22. *Ibid.*

23. Voir par exemple, *Commentaire de l'Évangile de saint Jean*, publié par l'Association des Amis du cardinal Journet, pro manuscripto (entretien du 24 novembre 1973, p. 257).

24. *Somme de théologie*, III, 42, 4. « Il y a des finesses là-dedans, c'est une théologie très délicate », remarque JOURNET, *loc. cit.*, p. 257.

25. *Somme de théologie*, III, 42, 4: « Si autem Christus scripto doctrinam suam mandasset, nihil aliud de ejus doctrina homines aestimarent, quam quod scriptura contineret. »

26. *Commentaire de l'Évangile de saint Jean*, p. 257.

grand, saint Jean! Dès qu'on l'ouvre, c'est un coup d'aile à l'intérieur du cœur, on passe dans le monde de la Vérité!<sup>27</sup> » De telles exclamations ponctuent ses lectures de la Bible de part en part. Ce n'est pas là quelque chose d'anecdotique ou d'accidentel, c'est un trait qui dénote une attitude foncière devant la Parole de Dieu et son contenu (son *sens* transcendant).

### III – « Dans la lumière transanalogique de la foi »

1. Corrélativement à la révélation que Dieu fait de lui-même ici-bas, nous avons parlé de la foi. C'est en effet la lumière de foi qui apporte à l'homme la vue qui lui permet, à travers les mots humains de la révélation, d'atteindre le mystère transcendant, surnaturel, que, sans toutefois le circonscrire, ils expriment en vérité. C'est la foi, lumière venue de Dieu, de l'Incréé, qui fait reconnaître dans des notions et des images empruntées au monde des créatures, par lesquelles Dieu lui-même « raconte » ce qu'il est et ce qu'il fait pour nous, des analogies capables de franchir l'abîme entre le créé et l'incréé. C'est cela la lumière suranalogique ou transanalogique de la foi<sup>28</sup>.

2. Ces perspectives sont essentielles pour saisir toute la portée d'un texte de Journet qui est une première clef de notre sujet.

« Comment lire l'Évangile? », demande-t-il dans *Introduction à la théologie*:

C'est dans la lumière transanalogique de la foi que le chrétien lit toute l'Écriture et particulièrement l'Évangile. Dans une telle clarté, les textes qui signifient les dons et les pardons de Dieu ou les refus de l'homme apparaissent amplifiés, ils sont vraiment immenses, ils ouvrent des perspectives inconnues. Chaque parole, chaque démarche du Verbe fait chair est chargée d'un mystère dont la profondeur est insondable. Un sage antique, un prophète aurait pu dire: « Bienheureux ceux qui pleurent... Bienheureux les cœurs purs... », et déjà ces mots nous auraient émus. Mais si la seconde Personne de la sainte

27. *Ibid.*, p. 255.

28. Sur la suranalogie (ou transanalogie) de la foi et sa distinction d'avec l'analogie métaphysique, nous renvoyons aux pages de Jacques MARITAIN dans *Les Degrés du savoir, Œuvres Complètes* IV, p. 697-702. Rappelons seulement ici ces quelques lignes de Maritain: « La métaphysique est installée au sommet du monde créé, et de là regarde sans le voir en lui-même le foyer inaccessible vers lequel convergent toutes les perfections créées, et dont elle ne saisit la très pure lumière que brisée dans la multiplicité de ces perfections. La foi est installée dans ce foyer lui-même, au cœur de l'Incréé, mais Dieu lui a fermé les yeux. Et c'est par les images des créatures qu'elle se souvient d'avoir vues en bas, qu'il lui en décrit le mystère. La Déité comme telle est atteinte, mais sans être vue, et sans pouvoir être autrement appréhendée que par les analogies que Dieu choisit dans le créé pour nous en instruire. » *Les Degrés du savoir, Œuvres Complètes* IV, p. 714-715.

Trinité descend elle-même du ciel pour les prononcer, qui pourra jamais espérer en toucher le fond? Pareillement, chacune des démarches du Sauveur recèle des significations illimitées: c'est un Dieu qui monte sur une barque pour aller guérir de l'autre côté du lac un fou furieux, qui va seul prier dans la nuit, qui pleure sur le tombeau de Lazare<sup>29</sup>.

3. Mieux lire l'Écriture, ce sera d'abord la lire dans la lumière suranalogique de la foi. Dans ces quelques lignes, Journet en a indiqué les effets, dont nous pouvons chercher des exemples (des échos) dans ses propres commentaires.

Cette lumière de la foi agrandit, « amplifie » tout, donne une résonance, un relief d'une profondeur inconnue à l'existence, à ses enjeux – comme un paysage qui sous une certaine lumière prend un relief qui n'apparaissait pas dans la brume ou dans la lumière grise.

Déjà nous pourrions remarquer – c'est une analogie – qu'un artiste perçoit les choses, les événements, dans une autre dimension. Journet reprend le mot de Dostoïevski qui disait: - Je parle des choses communes de la vie, mais je les « chauffe à blanc ». « C'est pour cela, dit Journet, que ça devient si grand. Il n'y a pas un roman de Dostoïevski où on ne voit la tragédie du mal. Et il a été jusqu'au fond. C'est comme une sorte de prospecteur des ténèbres qui sont en nous...<sup>30</sup> »

Sur un autre plan, « la foi nous met dans des perspectives qui sont insondables<sup>31</sup> ». C'est dans ces perspectives que les commentaires de Journet aident à entrer. Parce que, avant tout, il y a, par la foi, une ouverture sur le mystère de Dieu, sur la folie de l'amour de Dieu. De sorte que nous voyons la destinée de l'homme placée – c'est ce que Journet fait apparaître – entre deux folies: parce que l'amour de Dieu est une folie, le refus de cet amour est une catastrophe spirituelle vertigineuse; mais la folie du mal sera vaincue par la folie plus grande encore de l'amour de Dieu. Plus la lumière est forte, plus les ombres sont noires. Plus la foi vive nous ouvre aux abîmes de la révélation de l'amour de Dieu pour nous, plus nous percevons combien le refus de cet amour, ou les dérobades, sont des catastrophes spirituelles dans l'existence, même la plus banale et ordinaire en apparence.

Commentant ces mots de la première Lettre de saint Jean: « La Vie s'est manifestée. Nous l'avons vue et nous en rendons témoignage » (I Jn, 1, 2), Journet explique ce « témoignage »:

29. *Introduction à la théologie, Œuvres Complètes* XI (1944-1947), Lethielleux-DDB, p. 982.

30. *Commentaire de l'Évangile de saint Jean, op. cit.*, p. 10.

31. *Commentaire de la première Lettre de saint Jean*, publié par l'Association des Amis du cardinal Journet, pro manuscripto, entretien du 13 décembre 1969, p. 36.

Il va se produire un drame, une tragédie, une lutte, entre ce point de lumière trop beau, trop pur, trop intense, trop exigeant aussi, et puis les résistances du monde. [...] Le conflit, il avait toujours existé d'une manière endémique. Mais quand la lumière vient dans sa totale pureté en Jésus, les forces des ténèbres vont prendre une intensité, une virulence qu'elles n'avaient encore jamais connues. Et cet événement, il sera diffusé par des témoins qui, dans la mesure où ils resteront fidèles à ces exigences de la Vie divine, rencontreront des oppositions, des contradictions, et jusqu'à la persécution qui appellera le sens suprême de témoin: le martyr. [...] Saint Pierre, dans sa première Épître, dira: vous, les chrétiens qui avez été choisis dans "la prévision de Dieu le Père, dans la sanctification de l'Esprit, pour obéir à Jésus-Christ et être aspergés par son sang..." (I P 1, 1-2) Vous voyez, le mot "sang" qui va venir. Le sang va tout de suite être près de la lumière, parce que le mystère de Dieu et du monde est un mystère plus profond que nous ne pouvons imaginer. Nous vivons presque toujours à la surface des choses. Il y a des gens totalement superficiels, à qui les profondeurs ne se découvrent pas. Et puis il y a des profondeurs qui se découvrent, des profondeurs du mal, des monstres qui sortent des ténèbres du cœur de l'homme, de l'homme individuel ou en société. Et en même temps, les réponses d'une lumière, d'une sainteté, d'une pureté, d'une beauté au milieu de cette tragédie, qui font un contraste que nous ne pouvons pas pénétrer pleinement...<sup>32</sup>

Ce sont ces perspectives « amplifiées », « insondables », que Journet fait ressortir lorsqu'il commente – par exemple – le drame de Pilate, dans l'Évangile de Jean<sup>33</sup>. Pilate, tel qu'il le présente, est un homme qui a le sens de la justice, non « un homme pourri » comme Hérode<sup>34</sup>. Et c'est pourquoi le drame sera d'autant plus profond, face à Jésus qui essaie de l'amener à dépasser l'ordre purement politique, à s'ouvrir à une autre lumière (comme il a fait avec la Samaritaine). Mais Pilate se dérobe. « Il a éludé une invitation, il a coupé à un moment donné la descente de la lumière. C'est un moment terrible<sup>35</sup>. »

#### IV - *Verbum spirans amorem*

1. Essayons de dégager une seconde ligne de fond dans l'approche de la Bible par Charles Journet. Elle découle du mystère même de Dieu qui se révèle.

32. *Commentaire de la première Lettre de saint Jean, op. cit.*, p. 19-20.

33. Cf. *Commentaire de l'Évangile de saint Jean, op. cit.*, p. 331 sv.

34. Tous les historiens et exégètes ne sont pas de cet avis. Journet fait aussi allusion au Pilate peint par Rouault, un homme fermé et dur.

35. *Commentaire de l'Évangile de saint Jean, op. cit.*, p. 337.

À maintes reprises, parlant de la révélation, Journet rappelle et souligne qu'elle procède « d'un Dieu qui est simultanément Lumière et Amour<sup>36</sup> ». Elle se présente, dit-il, « comme une annonce, un message, un enseignement, une vaste et brûlante prédication que le Dieu caché adresse aux hommes pour les libérer de leur malheur et les convier à la béatitude éternelle<sup>37</sup> ». « Une Sagesse et un Amour disposent cet enseignement en vue de l'édification, au sein du temps, du Corps du Christ (Éph 4, 12), du Royaume dont le Christ doit, à la fin des siècles, faire hommage à son Père (I Cor 15, 28)<sup>38</sup>. »

Ces mentions, et bien d'autres que l'on pourrait recueillir dans l'œuvre de Journet, trouvent leur point d'actualisation suprême dans la rencontre de Jésus ressuscité avec les disciples en route vers Emmaüs. Jésus, qu'ils n'ont pas reconnu, tout en marchant leur explique l'Écriture: « Commencant par Moïse et parcourant tous les prophètes, il leur interprète dans toutes les Écritures ce qui le concernait. » (Lc 24, 27) Et lorsqu'il disparaît à leurs yeux, une fois qu'ils l'ont reconnu à la fraction du pain, ils se disent l'un à l'autre: « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, quand il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures? » (Lc 24, 32) Il y a là, à la fois l'accomplissement de la révélation et comme l'exemplaire de toute prédication chrétienne. Il s'agit d'instruire, d'illuminer, en découvrant la profondeur des Écritures, mais d'illuminer en faisant brûler le cœur, d'illuminer *pour* faire brûler le cœur. Le processus renvoie aux missions invisibles des personnes divines. Celles-ci – explique saint Thomas – sont indissociables, parce que le Verbe (qui est lumière) n'est pas n'importe quel verbe, mais, dans la Trinité, le Verbe qui produit, qui « spire » l'amour (« *Verbum, non quaecumque, sed spirans amorem* »). Par conséquent, « il est envoyé non pour un perfectionnement quelconque de l'intelligence, mais quand l'intelligence est illuminée de telle sorte qu'elle en vienne à déborder dans un élan d'amour<sup>39</sup> ». Il se produit alors, poursuit saint Thomas, une connaissance expérimentale, savoureuse, c'est-à-dire une connaissance de sagesse, « *sapientia, quasi sapida scientia* ».

C'est sans doute là ce qui donne l'éclairage le plus juste et le plus profond sur la manière qu'avait Journet de lire et de commenter l'Écriture, et en particulier l'Évangile.

36. *Introduction à la théologie, Œuvres Complètes XI* (1944-1947), Lethielleux-DDB, p. 996.

37. *Ibid.*, p. 995.

38. *Ibid.*, p. 996.

39. SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, I, 43, 5, ad 2: « Non igitur secundum quamlibet perfectionem intellectus mittitur Filius, sed secundum instructionem intellectus, qua prorumpat in affectum amoris. »

2. Commentant les grandes vérités révélées dans le prologue de l'Évangile de saint Jean<sup>40</sup>, il définit ce que doit être la prédication chrétienne, l'annonce du mystère transcendant par l'Église: non pas le déformer, pour le mettre à la portée du monde. « Il faut, dit-il, garder [annoncer] ces toutes grandes choses, et puis mettre le monde en état de les recevoir dans l'adoration et le mystère. C'est cela la prédication chrétienne. » Et, de façon très significative, il prend comme point éminent d'application les enfants: « Un petit enfant peut adorer, et il peut adorer quelquefois merveilleusement, avec une fraîcheur d'âme, une limpidité, que nous n'avons plus. Ce sont des mystères pour les petits enfants, ce sont des mystères pour nous. Sur ce point-là il y a égalité entre l'enfant et l'adulte. [Certes] l'enfant doit être formé pour devenir un adulte – c'est une ligne oblique depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte –, mais sous l'immédiation de Dieu, le petit enfant peut toucher Dieu autant que nous, et même plus que nous quand son âme est plus limpide que la nôtre. Il est directement sous la lumière de Dieu, sous l'amour de Dieu, et il peut faire directement son acte d'amour. » Par conséquent, dans la formation de l'enfant, il y a ce qui le fera progresser jusqu'à l'âge adulte, mais il y a aussi – poursuit Journet – « le dialogue immédiat [avec Dieu] vers lequel on doit pouvoir l'orienter<sup>41</sup> ». Il donne un exemple qu'il a rencontré. J'aimerais lui en substituer un autre, que rapporte sœur Jeanne d'Arc dans *Un cœur qui écoute*.

Une petite fille de cinq ans et demi lui avait demandé: « Expliquez-moi le Saint-Esprit. » « Comment trouver des mots assez purs pour parler du Saint-Esprit à cette âme limpide? – J'ai essayé de lui dire les mots mêmes dictés par le Saint-Esprit, le texte de saint Paul: "Dieu le Père a mis en nous l'Esprit de son Fils qui dit Père" (Ga 4, 4). Il n'y a là aucun mot qu'elle ne puisse comprendre, j'ai seulement supprimé *abba*, le terme araméen. Après un instant de réflexion, elle dit: "C'est beau." Puis, après un long moment de silence: "Encore." Et je repris: "Dieu le Père..." Plusieurs fois elle recommença, avec l'admirable sérieux des petits enfants: "Encore." Si je voulais changer ou expliquer, elle interrompait: "Encore la même chose." Et je redissais le même texte dont elle ne se lassait pas. Le soir elle prolongea son oraison: "J'écoutais – pas avec mes oreilles, mais dans mon cœur – l'Esprit du Fils qui en moi dit Père."<sup>42</sup> »

« Il y a le dialogue immédiat [avec Dieu] vers lequel on doit pouvoir orienter l'enfant », dit Journet. Il est clair que, pour lui, cela vaut également pour les adultes. C'est toute la finalité de ses commentaires de l'Écriture. « Une vraie catéchèse, ajoute-t-il, c'est celle qui dirait ces vérités éternelles [celles que nous trouvons dans les Écritures], mais avec un cœur brûlant<sup>43</sup>. »

Il s'agira de déployer le contenu de tel mot, de telle image, de telle parole, de telle scène, de sorte que sa lumière vienne illuminer notre vie dans ses dimensions les plus profondes et exercer son pouvoir d'attraction et de transformation. Manifester la « vérité de vie » enclose dans l'Écriture (pour reprendre un mot de saint Thomas que Journet aimait).

3. Comment? Non par quelque artifice rhétorique ni par le jeu de l'éloquence. Pour caractériser le style de Dieu dans la révélation, qui anime et traverse les instruments humains, Journet aimait reprendre la formule pascalienne: « la vraie éloquence se moque de l'éloquence ». « Une telle rhétorique fait sauter de mille manières les cadres de la rhétorique et [...] se moque divinement de la rhétorique<sup>44</sup>. » L'éloquence de Journet se moque de l'éloquence. Il faudra que le prédicateur lui-même soit « saisi par le Christ », qu'il y ait dans son cœur ce que Journet appelle « la fascination du mystère de Jésus »<sup>45</sup>. « Chaque fois que Jésus nous est présenté, il y a quelque chose qui doit, dans notre cœur, se mettre en route, partir, partir pour aller vers lui: cette passion de Jésus qu'on trouvait chez les premiers chrétiens. » (Les premiers chrétiens vivaient en un temps de persécutions, ils pouvaient d'un jour à l'autre être conduits à la mort.) Alors, poursuit Journet, « dans cette tension intérieure, les choses de l'Évangile deviennent splendides, libératrices. Se dire qu'il y a quelque chose de plus grand que le monde et que ses menaces, quelque chose de plus grand que tout. À ce moment-là, l'acte d'adoration part comme de lui-même, il est irrésistible. C'est cela que j'appelle la fascination du mystère de Jésus<sup>46</sup> ».

Il montre que l'Évangile est rempli de cette fascination: la pécheresse chez Simon le Pharisien, au chapitre 7 de saint Luc (« Ayant appris que Jésus était chez Simon le Pharisien, elle vient là, oubliant tout, tout, tout, sachant qu'il y a là la source de toute pureté »); ou encore l'appel des apôtres.

40. Je me réfère aux indications et orientations que Journet donne dans son *Commentaire de l'Évangile de saint Jean*, op. cit., p. 9-10.

41. Op. cit., p. 9.

42. Sœur JEANNE D'ARC O.P., *Un cœur qui écoute*, Éd. du Cerf, 1966, p. 83.

43. *Commentaire de l'Évangile de saint Jean*, op. cit., p. 10.

44. *Introduction à la théologie, Œuvres Complètes XI* (1944-1947), Lethielleux-DDB, p. 997.

45. C. JOURNET, *Entretiens sur le Mystère chrétien*, publiés par l'Association des Amis du cardinal Journet, pro manuscripto, p. 222-228.

46. *Ibid.*, p. 227.

4. On comprend alors qu'il y ait chez Journet cette conviction profonde que ce sont les saints, les amis de Dieu, qui lisent le mieux l'Écriture : « Les saints savent seuls découvrir la pleine vérité des paroles du Seigneur, que nous n'entendons jamais qu'imparfaitement<sup>47</sup>. » Parce qu'ils le font par l'amour. Ils ont des réalités contenues dans l'Écriture une connaissance vécue. Ils sont connaturalisés aux paroles de l'Écriture. « Les saints, si divers les uns des autres, mais si pareils dans l'intensité de leur amour du Christ Jésus, que sont-ils ? On pourrait dire que chaque vie de saint est une parole de l'Évangile, comprise sans aucune atténuation et réalisée dans l'héroïsme<sup>48</sup>. »

Conduire à l'expérience des choses qui sont dites dans l'Écriture, ce sera l'horizon visé par le commentaire qu'en fera Journet. Voici ce qu'il dit quand il veut expliquer comment envisager la diversité des récits d'un même événement (ce sont des propos qui peuvent rassembler tout ce que nous avons essayé de dire jusqu'à présent) :

Chacun des récits évangéliques est un récit interprété dans la grande lumière du salut que Jésus apporte. Chacun donne un récit qui n'est pas un film des événements, mais quelque chose de beaucoup plus profond : ce sont les événements interprétés dans une lumière divine pour faire passer quelque chose vers quoi chacun des traits représentés (et qui peuvent varier d'un récit à l'autre) fait converger l'attention ; cette lumière sera celle de la rédemption du monde, c'est-à-dire un mystère qui dépasse tout ce qu'un récit peut fixer, et qui nous jette dans l'adoration. Cela dépasse le contour d'un récit. La profondeur qui est cachée là est au-delà du texte. Un peu comme quand vous écoutez par exemple *Que ma joie demeure* de Bach : quand le chant a cessé, il y a un silence. Ce silence-là est meilleur encore que la musique. Il est ce à quoi la musique nous a élevés, il est quelque chose de plus caché, de plus dense, de plus profond. Ainsi quand on lit le texte de l'Évangile : il faut aller à un point de profondeur dans lequel tout est uni, et ce sera la descente d'un amour inimaginable, qui attend de notre part une réponse d'amour. C'est pourquoi je dis : quand vous lisez quelque Évangile que ce soit, descendez dans le mystère de la profondeur et de l'adoration. Si telle parole vous a fait vous mettre à genoux devant ce mystère, vous n'aurez jamais été trompé, vous aurez été conduit tout droit à l'essentiel<sup>49</sup>.

47. *L'Église du Verbe incarné, Œuvres Complètes V*, p. 272.

48. Allocution de C. Journet, lors de sa prise de possession de l'église santa Maria in Portico in Campitelli à Rome, le 9 octobre 1965, dans JOURNET-MARITAIN, *Correspondance*, t. VI, Éd. Saint-Augustin, p. 905.

49. *Commentaire de l'Évangile de saint Jean, op. cit.*, p. 331.

Cela n'exclut pas d'autres chemins d'approche (exégèse, théologie), cela les suppose même, mais va bien au-delà, si l'on a compris ce qu'est l'Écriture.

### V - « Une immense liberté de moyens »

Dans son *Introduction à la théologie*, Journet revient à plusieurs reprises sur une caractéristique de la prédication chrétienne, entendue en un sens prégnant qui englobe tout à la fois la révélation divine, sa transmission par le magistère de l'Église, et les multiples manières d'annoncer l'Évangile du salut. Cette caractéristique, c'est la *liberté*. Une liberté qui est celle de l'Esprit Saint ou qui vient de l'Esprit Saint.

« L'Esprit qui a prêché prophétiquement et amoureuxment dans les Livres saints continue de prêcher prophétiquement et amoureuxment dans l'Église. » (Non plus, précise-t-il, par la lumière de l'inspiration, qui était réservée aux Apôtres, comme avant eux aux Prophètes, mais par la lumière de l'assistance à ses degrés divers.) « Ainsi, conclut Journet, la prédication chrétienne est conduite dans le monde avec une liberté pareille à celle qui lui a donné naissance. »<sup>50</sup>

Cette prédication peut prendre des formes les plus diverses. « Il existe une infinité de [...] manières de présenter et d'enseigner les vérités du trésor chrétien, selon les poussées intérieures et les libres inspirations de l'Esprit, et selon la multitude innombrable des besoins de l'apostolat. Le "*doctor catholicae veritatis*" dont parle saint Thomas au début de la *Somme*, c'est non seulement le maître de théologie dans les universités et les séminaires, c'est aussi le prêtre au milieu du peuple chrétien, des savants et des ignorants, et qui a besoin d'une immense liberté de moyens pour instruire les adultes, catéchiser les enfants, exhorter les malades... »<sup>51</sup>

Cette liberté, Journet la remarque chez saint Paul : à Athènes il essaie de tirer parti du sentiment religieux des Athéniens pour essayer de l'ouvrir au surnaturel, au mystère de Jésus. Il procède de manière « apologétique ». À Corinthe, c'est tout autre chose : il annonce ce mystère d'une manière abrupte, « brutale », « en faisant choc ». « Alors, ceux qui ont en eux un désir assez profond sauront le reconnaître »<sup>52</sup>.

D'une autre manière, cette liberté joue à plein dans les commentaires que Journet fait de l'Écriture, dans les moyens mis en œuvre, dans les chemins

50. *Introduction à la théologie, Œuvres Complètes XI (1944-1947)*, Lethielleux-DDB, p. 997-998.

51. *Ibid.*, p. 1050.

52. *Entretiens sur le Mystère chrétien, op. cit.*, p. 226.



suivis pour introduire à la profondeur du mystère. Entendons bien: cette liberté ne l'affranchit pas de la recherche du vrai sens de l'Écriture. Lui qui n'hésite pas à faire appel aux artistes et aux poètes pour faire entendre de plus larges résonances de l'Écriture, se démarquait de la lecture « poétique » d'un Paul Claudel, dans laquelle, tout en reconnaissant des intuitions fécondes, il ne voyait, dans l'ensemble, qu'un sens *accommodatice* de l'Écriture<sup>53</sup>.

Quand Journet parle du « sens suprême d'un texte révélé, avec ses diverses profondeurs, ses résonances, les harmoniques authentiques qu'il a fait entendre au cours des siècles (disons son *sens théologique*)<sup>54</sup> », on sent bien que c'est ce sens qu'il cherche, et qu'il cherche à faire découvrir et pénétrer toujours plus intensément.

Pour cela, ce n'est pas une méthode exégétique originale qu'il propose, mais la mise en œuvre de ressources multiples, convergentes, ayant chacune sa spécificité, ses limites propres: exégèse, théologie<sup>55</sup>, mais aussi poésie, peinture<sup>56</sup>, et par-dessus tout l'expérience des saints et des amis de Dieu.

Les chemins qu'il emprunte tour à tour pour aller un peu plus avant dans la profondeur des Écritures, et en particulier de l'Évangile, s'autorisent de ceux que Dieu lui-même a suivis pour venir jusqu'à nous, de leur diversité, de leur liberté, pour nous dire son mystère et ses miséricordes d'une manière qui, moyennant la lumière de foi qu'il met en même temps dans le cœur des hommes, nous soit proportionnée.

### Conclusion

1. « Pour le théologien comme pour le contemplatif, l'Écriture [...] doit devenir *la mer* où se perdent tous les fleuves. »

53. Cf. Michel CAGIN, *Paul Claudel-Charles Journet, Entre poésie et théologie*, Éd. Ad Solem, 2006. Voir en particulier: 1<sup>re</sup> partie, ch.3, « L'exégèse des poètes », p. 71 et 3<sup>e</sup> partie, ch.3, « Du sens de l'Écriture », p. 157.

54. *Introduction à la théologie, Œuvres Complètes XI (1944-1947)*, Lethielleux-DDB, p. 1061.

55. C'est ici qu'il faudrait, d'un point de vue épistémologique, déterminer selon Journet la lumière propre de l'exégèse et de la théologie. Ce serait l'objet d'un autre exposé.

56. « Quand les artistes illustrent telle ou telle scène de la vie de Jésus, ou de la Résurrection, ils ont chacun une vision qui peut être très belle, mais la réalité est plus profonde encore que tout ce que peut exprimer l'art, même le plus grand. » *Commentaire de l'Évangile de saint Jean, op. cit.*, entretien du 9 mars 1974, p. 335. Pour commenter l'apparition de Jésus ressuscité à Marie-Madeleine, Journet comparait la représentation qu'en donne Giotto (Marie se précipite vers Jésus, mais Jésus se dérobe: il y a encore un peu de distance, ce n'est pas encore le ciel, ici-bas) et celle qu'en donne Fra Angelico (Marie ne bouge pas, il n'y a pas besoin de se précipiter vers Jésus, il est dans son cœur, Marie le possède déjà, elle est contemplative).

Ces mots définissent ce que fut l'Écriture pour Journet lui-même, comme homme de Dieu, comme théologien.

Pour l'homme de Dieu, pour le contemplatif, c'est l'ouverture à un monde de lumière et d'amour venu de l'autre côté des choses.

« Vous avez trouvé tel passage, tel mot de Jésus; à ce moment-là, vous sentez intérieurement: – Mais oui, c'est cela, c'est la réponse à tout, une réponse par-dessus les réponses qu'on peut donner pour les choses d'ici-bas. Qu'est-ce qui vous a accordé intérieurement, profondément, à cette lumière; quel instinct intérieur vous a comme précipité là-dessus et fait comprendre ce que cela voulait dire? C'est la poussée intérieure donnée par Dieu<sup>57</sup>. »

Pour le théologien, une lecture plus profonde de l'Écriture a été la finalité de tout son travail (et de l'élaboration la plus technique elle-même). Il ne faut jamais perdre cela de vue. Dans un traité théologique de Journet, telle ou telle citation de l'Écriture venant après un développement ou un éclaircissement théologique n'est pas là comme un argument d'autorité, comme une sorte d'utilisation de l'Écriture a posteriori, ou comme une simple illustration de l'exposé théologique, mais comme un « retour » à l'Écriture, une relecture plus profonde, plus pénétrante, plus savoureuse – comme un envol.

Enfin comme prêtre et comme pasteur, Journet n'a eu de cesse d'y conduire les fidèles. Pour lui – remarquons-le bien – ce n'est pas une autre vocation que celle de théologien. Il n'y a pas séparation, ni même juxtaposition, mais complémentarité, entre les différentes formes de présentation du mystère chrétien, en particulier entre sa forme théologique, systématique, élaborée en une doctrine organique, et sa forme – ou ses formes – kérygmatische<sup>58</sup>.

2. Deux brèves citations pour terminer. La première, ce sont les quelques lignes qui ouvrent *Les sept paroles du Christ en croix*:

Les sept paroles de Jésus en croix font entrer dans le drame d'un Dieu crucifié pour le monde. Chacune d'elles découvre un aspect de ce mystère unique, passant toute parole, capable d'illuminer toutes les agonies des hommes et des peuples. Entrer dans ce mystère par un peu de contemplation silencieuse, c'est le seul moyen de l'honorer, et de donner, à son âme à soi, la

57. *Entretiens sur le Mystère chrétien, op. cit.*, p. 226.

58. « La prédication, – nous entendons ce mot au sens le plus large, où il est synonyme, non de vulgarisation, mais de divulgation, – profite incessamment des lumières de la scolastique quand celles-ci sont devenues pour le prédicateur, vie, force d'adhésion, liberté intérieure. » *Introduction à la théologie, Œuvres Complètes XI (1944-1947)*, Lethielleux-DDB, p. 1051.

dimension de la profondeur. Tout ce qu'on peut en écrire pour le faire aimer, hors ces sept divines paroles, on voudrait, après coup, le brûler<sup>59</sup>.

Dans la seconde citation, Journet cède la parole à une des grandes figures du hassidisme, le Rav de Mézériz – appelé souvent le Maggid, c'est-à-dire « prédicateur » :

La meilleure manière de prêcher, c'est de se rendre tel qu'on ne se sente plus être qu'une oreille qui écoute, et que le monde du Verbe parle en nous sans que nous parlions ; car à peine nous entendons-nous parler de nous-même, que le Verbe se tait<sup>60</sup>.

Fr. Michel CAGIN, OSB

### Introduction

1. Nos sociétés sont des sociétés sécularisées. Si le fait n'est pas contesté, son interprétation n'est pas évidente. Nécessité historique, progrès, ou recul ? Toute une gamme d'explications et justifications ont été proposées, qui appellent un jugement critique.

Ainsi la célèbre formule de Max Weber : *die Entzauberung der Welt durch die Wissenschaft*, le désenchantement du monde par la science, sonne comme un diagnostic sans appel. En réalité, elle présuppose une conception positiviste de la science, dont le grand sociologue a sans doute constaté la diffusion au niveau de l'opinion, mais qui ne saurait équivaloir comme une définition de la nature du phénomène. Selon cette conception, à mesure qu'elle grandit, la maîtrise de l'homme sur la nature en élimine le « mystère » ; par là on entend le non-encore-connu, avec le postulat (peut-être asymptotique) que la réalité serait un jour totalement « transparente », c'est-à-dire totalement sous la domination de l'homme.

Il est vrai qu'en soi l'emprise de notre esprit sur la nature constitue un progrès. Mais le raisonnement pêche sur deux points. Il repose sur une idée pragmatique et vraiment pauvre du mystère. Si celui-ci désigne, comme c'est le cas, la densité intelligible du réel, avec les nouvelles découvertes grandit le sens de l'admiration. L'autre carence est dans la mise entre parenthèses du jugement éthique : la domination comme telle de la nature, peut conduire à des catastrophes. (Cela, aujourd'hui, nous le savons d'expérience). Elle a elle-même besoin d'être éthiquement réglée. L'usage technique des découvertes scientifiques n'est pas, humainement parlant, autorégulé.

On évoque encore, au sujet de la sécularisation, l'expression de Grotius : *etsi daretur Deum non esse*, même si Dieu n'existait pas. Mais loin de penser au phénomène de la sécularisation, le grand juriste entendait glorifier le Créateur pour la perfection rationnelle de son œuvre.

Il reste que le phénomène de la désaffection de beaucoup par rapport à Dieu et aux dimensions religieuses de l'existence est un trait marquant de nos sociétés modernes. Le divertissement, au sens fort d'éloignement spirituel qu'il a chez Pascal, y trouve maintes occasions, ce qui a pour conséquence l'oubli de Dieu.

59. C. JOURNET, *Les sept paroles du Christ en croix*, Éditions du Seuil, 1952, p. 8.

60. C. JOURNET *Entretiens sur la grâce*, p. 198. (éd. 1985, p. 209) Cf. J. DE MENASCE, *Quand Israël aime Dieu*, Plon, 1931, p. 121-122.